

# Îles et Insulaires (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)

V Hunkeler – 979-10-231-1681-6



Depuis l'Antiquité, les îles ont été abondamment décrites et cartographiées. Au xv<sup>e</sup> siècle, grâce au *Liber Insularum Arcipelagi* de Cristoforo Buondelmonte, les îles de l'archipel grec deviennent le modèle que l'on retrouve plus tard chez François Rabelais, et deux siècles après encore chez Jonathan Swift. À partir de cet ouvrage, maintes fois recopié, varié, glosé, se développe un genre, l'*Isolario*, ou « Insulaire », c'est-à-dire la collection d'îles, ou l'atlas d'îles, dont les exemples se multiplient jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, tantôt manuscrits et tantôt imprimés, en Italie d'abord, puis dans tous les pays d'Europe, de l'Espagne à la Hollande. L'un des Insulaires les plus connus est celui du cosmographe André Thevet, élaboré vers 1586 et demeuré inachevé, riche de quelque trois cents cartes d'îles et étendu à toutes les mers du globe. Parallèlement, l'attention continue de se porter sur Lucien de Samosate dont l'*Histoire vraie* n'en finit pas d'être relue, pour alimenter les voyages de Pantagruel, puis ceux de Gulliver.

Ces études sur l'Insulaire, autrement dit les divers avatars d'un archipel universel en constante expansion, esquissent une réflexion sur la diversité non seulement des formes du savoir géographique, mais plus généralement des formes littéraires, histoire, encyclopédies, dictionnaires, récits de voyage, fictions viatiques ou poésie.

Illustration de couverture : Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, huile sur bois (chêne), entre 1494 et 1505, détail du panneau central, *L'Humanité avant le Déluge*, Madrid, musée du Prado © Bridgeman Images



## ÎLES ET INSULAIRES (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

**Centre V.L. Saulnier**  
Fondateur : Robert Aulotte †

**Directeur**  
Frank Lestringant

**Directeur adjoint**  
Olivier Millet

**Membres**  
Frank Lestringant  
Olivier Millet  
Adeline Lionetto  
Alexandre Tarrête

**Conseil**  
Jean-Claude Arnould  
Rosanna Gorris-Camos  
Geneviève Guillemillot-Chrétien  
Mireille Huchon  
Isabelle Pantin  
Frédéric Tinguely

**Membres honoraires**  
Claude Blum  
Nicole Cazauban  
Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier  
34

# Îles et Insulaires

(XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)

sous la direction de Frank Lestringant et Alexandre Tarrête



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V.L. Saulnier,  
du CELLF et du Conseil scientifique de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017



© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 979-10-231-0558-2

PDF complet : 979-10-231-1664-9

Tirés à part en pdf :

Ouverture – 979-10-231-1665-6

I Tolias – 979-10-231-1666-3

I Cooper – 979-10-231-1667-0

I Karagiannis-Mazeaud – 979-10-231-1668-7

I Ternaux – 979-10-231-1669-4

I Gomez-Géraud – 979-10-231-1670-0

II Tinguely – 979-10-231-1671-7

II Tarrête – 979-10-231-1672-4

II Williams – 979-10-231-1673-1

II Racault – 979-10-231-1674-8

III Usher – 979-10-231-1675-5

III Graves Monroe – 979-10-231-1676-2

IV Maus de Rolley – 979-10-231-1677-9

IV Klettke – 979-10-231-1678-6

IV Plazenet – 979-10-231-1679-3

IV Pioffet – 979-10-231-1680-9

**V Hunkeler – 979-10-231-1681-6**

V Conley – 979-10-231-1682-3

V Gœury – 979-10-231-1683-0

VI Bernard – 979-10-231-1684-7

VI Masse – 979-10-231-1685-4

Les îles et l'imaginaire de Ste Geneviève – 979-10-231-1686-1

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)  
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

## SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

CINQUIÈME PARTIE

## Les îles des poètes





## « BARBARE À MOY ». SCÈVE ET L'ÎLE BARBE

*Thomas Hunkeler*

Dans l'opinion des contemporains comme dans la mémoire collective, Maurice Scève est moins le poète des îles que celui d'une ville. Dès 1535, lorsqu'il se fait connaître à un public plus vaste à l'occasion du concours des blasons anatomiques du corps féminin, lancé par Clément Marot exilé à Ferrare, ce dernier avoue dans une épître ne pas encore connaître Scève, « fors qu'on m'a dit, que c'est un Lyonnais<sup>1</sup> ». La ville de Lyon et sa situation géographique sont en effet inscrites, on le sait, dans l'œuvre scévienne : dans *Délie* et dans la *Saulsaye* notamment, dans *La Magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique Cité de Lyon faicte à Henri II*, dans d'autres écrits plus discrètement. On se souvient des vers de Joachim du Bellay, qui ne manque pas, dans le salut qu'il adresse au poète, d'évoquer les deux fleuves que Scève a su faire résonner :

Ainsi tousjours le Rosne impétueux,  
Ainsi la Sône au sein non fluctueux,  
Sonne tousjours et SCEVE, et sa Délie<sup>2</sup>.

De même, Pontus de Tyard, dans son *Livre de vers liriques*, évoque son confrère et ami :

Scève si haut son sonna  
Sur l'une et l'autre riviere,  
Qu'avecques son mont Forviere  
La France s'en estonna<sup>3</sup>.

- 1 Clément Marot, « A ceulx, qui apres l'Epigramme du beau tetin en feirent d'aultres », v. 26, dans *Œuvres poétiques*, éd. Gérard Defaux, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », t. I, 1996, p. 337-340.
- 2 « A M. Scève Le Lyonnais », v. 12-14, cité d'après V.-L. Saulnier, *Maurice Scève (1948)*, Genève, Slatkine Reprints, 2003, t. I, p. 338.
- 3 Pontus de Tyard, « Chant en faveur de quelques excellens Poètes de ce Temps », v. 100-103, dans *Œuvres poétiques complètes*, éd. John C. Lapp, Paris, Didier, coll. « Société des textes français modernes », 1966, p. 159.

Ces deux extraits résument quasiment déjà le paysage, à la fois réel et imaginaire, auquel notre poète ne cesse de revenir dans son œuvre : une montagne et deux rivières. Les a-t-il d'ailleurs jamais quittées ? Sans doute, lors de ses études, peut-être en direction de l'Italie, mais c'est là une pure conjecture dépourvue de preuves matérielles ; plus tard, au début des années 1530, lorsqu'il se trouve en Avignon et participe à la prétendue découverte de la tombe de Laure. Les vers désabusés qui ouvrent le *Microcosme* traitent certes du voyage, mais sur le mode négatif, puisque notre poète n'évoque « le vain travail de voir divers païs » que pour lui préférer « veille, et labeur d'oisiveté haïs »<sup>4</sup>. Les îles sous le vent, bienheureuses ou barbares, ne semblent pas avoir fait rêver Maurice Scève.

270

Cela dit, on notera bien que les deux éléments, que l'on appellera moins contraires que complémentaires, qui sont figurés par la colline de Fourvière (et parfois celle de la Croix-Rousse) d'une part, par le Rhône et la Saône de l'autre, fournissent ensemble, à défaut d'une île, la matière de base qui la constitue, à savoir la pierre et l'eau. Il est d'ailleurs assez ironique de constater que la marque de l'imprimeur Antoine Constantin qui se trouve sur la page de titre de la première édition de *Délie* en 1544, avec sa devise « *adversis duro* »<sup>5</sup>, et dont on a parfois voulu faire une illustration de l'ouvrage de Scève, tellement elle semble correspondre à la poétique du recueil lui-même, figure précisément une île ou un rocher battu par les vents et les flots. Le symbolisme à la fois élémentaire et antinomique de la page de titre, même s'il est indépendant de la volonté du poète – mais on peut toujours se mettre à rêver que Scève aurait choisi Antoine Constantin, au lieu par exemple de Jean de Tournes, en raison précisément de sa marque – est en tout cas l'un des traits constitutifs de sa poétique, qu'il ne cesse de décliner sous toutes ses formes, comme dans le célèbre dizain XVII dit « de l'*adynaton* » :

Plus tost seront Rhosne, et Saone desjoinctz,  
 Que d'avec toy mon cœur se desassemble :  
 Plus tost seront l'un, et l'aultre Mont joinctz,  
 Qu'avecques nous aucun discord s'assemble :  
 Plus tost verrons et toy, et moy ensemble  
 Le Rhosne aller contremont lentement,  
 Saone monter tresviolentement,  
 Que ce mien feu, tant soit peu, diminue,  
 Ny que ma foy descroisse aulcunement.  
 Car ferme amour sans eulx est plus, que nue<sup>6</sup>.

4 Maurice Scève, « Au lecteur », v. 1 et 8, dans *Microcosme ; Œuvres complètes*, éd. Michèle Clément, Paris, Classiques Garnier, t. V, 2013, p. 147.

5 Voir *infra*, p. 282, fig. 1.

6 Maurice Scève, *Délie*, éd. Gérard Defaux, Genève, Droz, 2004, p. 12.

Le jeu des oppositions porte ici sur l'évidence du factuel, à laquelle Scève se plaît à opposer son contraire inimaginable, mais par lui imaginé : les deux rivières disjointes, les deux collines jointes, le Rhône lent, la Saône violente, qui remontent vers leur source. À ce premier jeu d'oppositions, le poète ajoute celui entre les éléments (la pierre et l'eau, mais aussi l'eau et le feu), et bien sûr, en arrière-fond, celui qui n'est pas explicitement nommé dans ce poème et qui lui fournit néanmoins son horizon : l'opposition entre masculin et féminin.

Dans un recueil où la topographie est généralement au service d'une symbolique, où le lieu vaut moins par son ancrage dans le réel que par son intégration dans la topique amoureuse, la présence explicite de tel ou tel lieu reconnaissable du paysage lyonnais apporte à l'économie du recueil une dimension supplémentaire qui vient s'ajouter à l'enchaînement des *topoi* chers à la lyrique amoureuse – un peu à la manière des célèbres dizains dits politiques ou historiques de *Délie*, qui apportent eux aussi une tonalité distincte<sup>7</sup>. Pétrarque lui-même, on le sait, avait inclus des poèmes à dimension politique dans son *Canzoniere*; de même, son recueil présente par endroits une topographie que l'on a cherché, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, à identifier. Tel est par exemple le pari d'un Alessandro Vellutello dans son édition de Pétrarque de 1525, souvent reprise par la suite, qui avait joint à son volume une « Description du Vaucluse » avec une belle carte topographique<sup>8</sup>.

En intégrant dans *Délie*, et qui plus est à intervalles réguliers, des références à la colline de Fourvière, au Rhône et à la Saône, Scève, notoirement discret, y appose sa signature de poète lyonnais à même le recueil<sup>9</sup>. À moins qu'on ne préfère, selon les lectures mallarméennes que l'on a pu en proposer, y lire la disparition élocutoire du poète au profit de la dame, Délie, et peut-être surtout au profit de la ville qu'elle hante sans doute plus qu'elle ne l'incarne – cette dernière tâche étant réservée en priorité à Louise Labé Lyonnaise<sup>10</sup>.

Le lieu concret, réel, loin de simplement fournir un cadre, devient chez Scève une figure essentielle du lien qui le lie à Délie en même temps qu'à Lyon. « Je voy en moy estre ce Mont Forviere », s'écrit le poète dans le dizain XXVI (v. 1) ; tandis que dans le dizain CXXVIII, Délie est comparée au soleil qui « a esclercy le brouillas de Fourviere » (v. 4) tout en jetant le poète dans « l'obscur nuict »

7 Voir notamment Diana L. Cook, « The Political Dizains of the *Délie* », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 29/2, 1967, p. 339-355, et Cynthia Skenazi, « La mise en jeu politique dans *Délie* », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 52/2, 1990, p. 293-307.

8 « Descrittione del Valclusa », dans *Le Volgari Opere del Petrarca*, Venezia, Da Sabbio, 1525. Voir William J. Kennedy, *Authorizing Petrarch*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994, p. 45-52.

9 Voir Bernard Plessy, « La *Délie* de Maurice Scève, miroir de Lyon au temps de la Renaissance », dans *Mélanges d'histoire lyonnaise offerts par ses amis à Monsieur Henri Hours*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 1990, p. 325-334.

10 Voir Mireille Huchon, *Louise Labé. Une créature de papier*, Genève, Droz, 2006, p. 15-35.

(v. 10). Comme chez Jean Lemaire de Belges, dans sa *Concorde des deux langages* (1513), et chez Symphorien Champier, dans son *Traicté de la ville de Lyon* (1529), Fourvière renvoie aux yeux de notre poète à l'antique *Forum Veneris*, celui-là même dont Scève parle quand il évoque, dans son dizain XCV, le haut sommet du « Mont à Venus sainte » (v. 1) en même temps que les vestiges de l'Antiquité, en l'occurrence les aqueducs romains<sup>11</sup>. On retrouve la même idée dans le dizain CCCXCI où le poète évoque, à travers un souvenir de la lettre 91 de Sénèque à Lucilius, l'incendie qui ravagea en l'an 64 « ceste Cité sur le mont de Venus » (v. 2).

Paysage de l'âme et paysage extérieur, microcosme et macrocosme sont dans *Délie* interchangeables : le poète se projette vers l'extérieur, qui en retour imprime sa marque en lui. Si chanter Lyon, c'est chanter Délie, l'inverse est vrai aussi : l'éloge de Délie est un éloge de la ville de Lyon, comme le montre par exemple le dizain CCVIII consacré au Rhône :

272

Tu cours superbe, ô Rhosne, flourissant  
 En sablon d'or, et argentines eaux :  
 Maint fleuve gros te rend plus ravissant,  
 Ceinct de Citez, et bordé de Chasteaulx,  
 Te practiquant par seurs, et grandz batteaulx  
 Pour seul te rendre en nostre Europe illustre.  
 Mais la vertu de ma Dame te illustre  
 Plus, qu'aultre bien, qui te face estimer.  
 Enfle toy donc au parfait de son lustre,  
 Car fleuve heureux plus, que toy, n'entre en Mer<sup>12</sup>.

À la manière d'une divinité tutélaire de Lyon, Délie figure la coïncidence des contraires située à l'endroit où principe masculin et principe féminin se rejoignent : aux confluent du Rhône et de la Saône, là où se situe la ville de Lyon. On notera d'ailleurs qu'à aucun endroit du recueil, Délie n'est identifiée à la Saône, ce qui permettrait au poète de se voir à son tour incarné dans le Rhône et d'envisager ainsi une fin à ses tourments.

Mais peut-on parler de « paysage réel » à propos des évocations, dans *Délie*, de la colline de Fourvière, du Rhône et de la Saône ? En vérité, aucun élément ne permet de situer, ne serait-ce que de façon furtive, le vécu du poète dans sa ville. N'en déplaise à ceux qui, comme Albert Baur, Bertrand Guégan

11 Voir à ce sujet Richard Cooper, « Humanistes et antiquaires à Lyon », dans Antonio Possenti et Giulia Mastrangelo (dir.), *Il Rinascimento a Lione*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1988, t. I., p. 159-174.

12 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 97.

ou V.-L. Saulnier<sup>13</sup>, ont tenté de cerner l'homme derrière le poète, et de reconstruire une hypothétique histoire d'amour entre Maurice Scève et Pernette du Guillet : la ville de Lyon telle qu'elle se présente dans *Délie* est moins décrite que simplement évoquée. Elle se trouve nommée à travers les éléments saillants de sa topographie, mais d'une topographie qui ne semble vouloir sortir Lyon de l'histoire que pour la faire entrer dans l'éternité du mythe.

Le paysage évoqué dans *Délie* est d'ailleurs sensiblement le même que celui de la *Saulsaye. Églogue, de la vie solitaire* que Scève publie trois ans plus tard, en 1547, chez Jean de Tournes. Dans ce dernier texte, l'opposition ville-campagne, qui juxtapose la vie dans la cité et celle dans les champs, est traitée sur le mode topique, sans qu'à aucun moment n'apparaisse un élément concret permettant d'identifier le paysage où le dialogue se déroule – à l'exception, une fois de plus, de l'évocation, par Philermes, des confluent du Rhône et de la Saône :

Car le matin je vois là, o[ù] la Saone  
Vient à se joindre à son espoux le Rhosne,  
Et le contraint à roidement courir  
Jusqu'à la Mer, o[ù] tous deux vont mourir<sup>14</sup>.

Cette mention du paysage lyonnais dans le texte ne donne cependant pas de caractère plus concret à la *Saulsaye* ; simple évocation, elle se suffit à elle-même sans ajouter au poème une quelconque couleur locale. La belle gravure, attribuée à Bernard Salomon, qui montre dans l'édition originale les deux bergers et leurs brebis devant la Saône et la colline de Fourvière, va en tout cas bien plus loin que le texte, puisqu'elle offre ce que la critique a appelé « la première image réaliste<sup>15</sup> » de la ville de Lyon sans source ni antécédent. On y reconnaît notamment la cathédrale Saint-Jean, l'église de Notre-Dame et quelques villas, dont l'Antiquaille de Pierre Sala – mais pas d'île.

Si Bernard Salomon avait opté pour une perspective quelques kilomètres plus en amont de la Saône, il aurait pu représenter sur sa gravure l'île Barbe, à laquelle Scève a consacré le dizain CCXXXVIII de *Délie* :

Ta cruaulté, Dame, tant seulement  
Ne m'a icy relegué en ceste Isle

<sup>13</sup> Albert Baur, *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise. Étude d'histoire littéraire*, Paris, Champion, 1906 ; Bertrand Guégan, « Notes pour une vie de Maurice Scève », dans Maurice Scève, *Œuvres poétiques*, éd. B. Guégan, Garnier frères, 1927, p. I-LXXVII ; V.-L. Saulnier, *Maurice Scève, op. cit., passim*.

<sup>14</sup> Maurice Scève, *Saulsaye. Églogue, de la vie solitaire*, dans *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. 170.

<sup>15</sup> Peter Sharatt, *Bernard Salomon, illustrateur lyonnais*, Genève, Droz, 2005, p. 100. Voir aussi Michèle Clément, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », dans Jean-Claude Colbus et Brigitte Hébert (dir.), *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 133-163.

(Barbare à moy,) ains trop cruellement  
 M'y lye, et tient si foiblement debile,  
 Que la memoyre, asses de soy labile,  
 Me croist sans fin mes passions honteuses :  
 Et n'ay confort, que des Sœurs despiteuses,  
 Qui, pour m'ayder, à leurs plainctes labeurent,  
 Accompaignant ces fontaines piteuses,  
 Qui sans cesser avec moy tousjours pleurent<sup>16</sup>.

274

Avec la mention des fonderies des faubourgs lyonnais dans les dizains CLXXVIII et CCCLX – qui évoquent à travers les « fumantes fornaises » (v. 7) offusquant l'air une image décidément peu idyllique de la ville –, le dizain que l'on vient de citer présente une des très rares occurrences, dans *Délie* et plus généralement dans l'œuvre scévienne, d'un élément du paysage qui ne soit pas topique, même si le poète prend soin, on le verra, de lui donner immédiatement une dimension symbolique.

Dans le poème qui nous intéresse, l'île Barbe est introduite à travers ce qui peut ressembler à un jeu de mots autour de son nom – île Barbe/île barbare –, mais qui resémantise en réalité simplement l'étymologie de l'île : *insula barbara*, l'île sauvage. Le syntagme « (Barbare à moy) » forme une apposition présentée, comme si souvent chez Scève, entre parenthèses, ce qui lui permet de construire pour ainsi dire un îlot de sens au cœur du dizain. À quoi se réfère cette apposition ? À l'île, bien sûr, qui est barbare au poète parce qu'elle le retient loin de sa dame ; mais aussi à la dame elle-même, et à sa cruauté, qui sont barbares à l'amant dans la mesure où elles le font souffrir. Il est même possible de lire l'apposition comme se référant au poète lui-même, qui devient alors barbare à lui-même, à la manière du bourreau de soi, cet *Héautontimorouménos* cher à Baudelaire. Notons aussi que la dame est présentée comme doublement, sinon triplement cruelle, puisque si c'est bien sa cruauté qui a envoyé le poète en exil, cette cruauté s'amplifie en « trop cruellement » dans la mesure où elle va l'y retenir, le laissant enfin en proie à ce que le poète appelle ses « passions honteuses », alimentées par sa propre mémoire.

Au sujet de l'île qui lui sert de lieu d'exil, le poète ne nous informe guère plus, comme si le seul nom, devenu épithète, disait tout. À l'exception des fontaines, bien sûr, dont le débit incessant accompagne les pleurs du poète avec le chant des oiseaux. Il n'est pas impossible d'y lire une allusion aux travaux de rénovation entrepris par l'abbé Antoine de Saint-André durant la première décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, qui portèrent notamment sur la fontaine qui alimentait

16 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 110.

le couvent. Citons à ce propos l'ouvrage monumental de Claude Le Laboureur sur *Les Mesures de l'Île-Barbe* dont le premier volume date de 1665 :

[L'abbé Antoine de Saint-André] fit [...] plusieurs autres réparations dans l'Île, et principalement à la fontaine dont il rétablit les tuyaux et canaux qui passaient au travers de la rivière, et conduisaient les eaux de la belle source qui est au bourg de l'Île au-dessus de Saint-Rambert, appelée encore aujourd'hui la fontaine du Couvent, dans la maison abbatiale, et de là dans le cloître où elle rejaillissait dans un superbe bassin de marbre, qui la rendait par douze robinets pour le lavement des mains [...]<sup>17</sup>.

Si je cite ce passage, c'est que la mention, par Scève, des fontaines sur l'île Barbe, ne va pas de soi, dans la mesure même où l'eau potable devait alors être amenée du bourg avoisinant de Saint-Rambert. Il n'est en tout cas pas interdit de penser que la fontaine récemment refaite ait laissé une infime trace dans *Délie*.

Plus généralement parlant, le choix de l'île Barbe comme espace où inscrire un moment de sa souffrance amoureuse obéit sans doute à plusieurs raisons<sup>18</sup>. On retiendra d'abord qu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle, la chapelle Notre-Dame de l'Île, édifiée sous l'abbé Ogier dans la seconde moitié du xi<sup>e</sup> siècle, apparaît comme un des principaux sanctuaires protecteurs de Lyon. Si les historiens ont insisté sur la longue période de déclin que connaît le monastère bénédictin dès la fin du xiii<sup>e</sup> siècle – un déclin qui s'accroît au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle avec le passage au régime de la commende au profit de la famille d'Albon, puis avec la sécularisation demandée dès 1549 et enfin la mise à sac de l'île par les troupes protestantes en 1562 –, il importe néanmoins d'insister sur le fait qu'à l'époque qui nous intéresse, à savoir la fin des années 1530 et le début des années 1540, le monastère jouit encore d'un très grand rayonnement spirituel qui attire de nombreux pèlerins. À l'époque de Scève, on faisait remonter la fondation de l'abbaye aux premiers temps du christianisme, établissant ainsi une filiation directe entre les premiers évêques et martyrs de Lyon, et l'abbaye. Certains documents sans doute apocryphes, édités aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, vont même jusqu'à dater la fondation de l'abbaye de l'île Barbe des temps apostoliques en faisant de Longin, le centurion romain ayant percé le flanc du Christ sur la croix, le fondateur de l'abbaye. Ces éléments ne sont pas sans importance dans notre contexte, puisqu'ils mettent en valeur les reliques conservées alors sur l'île : on y vénère non seulement le tombeau de Longin, mais aussi celui

17 Claude Le Laboureur, *Les Mesures de l'Île-Barbe*, nouvelle édition par Georges et Marie-Claude Guigue, Lyon, Vitte et Perrussel, 1887, p. 239.

18 L'aperçu historique qui suit est redevable à l'article « Histoire de l'Île-Barbe » figurant dans le catalogue de l'exposition *Mémoire de pierres. Abbaye de l'Île-Barbe*, Lyon, Musée historique de Lyon-Hôtel de Gadagne, 1995, p. 17-31.

de sainte Anne, la mère de la Vierge, dont le corps aurait été apporté par le même Longin. Et c'est encore grâce à Longin que l'abbaye s'enorgueillit de posséder la coupe utilisée par le Christ lors de la Cène, qui fait alors l'objet d'une dévotion populaire intense. L'habitude d'effectuer des pèlerinages à l'île Barbe est en tout cas attestée dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et elle reste vive durant toute la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, même si les cérémonies religieuses traditionnelles s'accompagnent désormais de réjouissances plus profanes.

Une églogue latine rédigée par Philibert Girinet, un notable lyonnais, et consacrée à un tel pèlerinage à la fin des années 1530, à l'occasion de la fête de l'Ascension, nous permet d'observer Maurice Scève pour ainsi dire sur le vif, puisque le poète y est mentionné nommément. Voici comment Girinet décrit l'île Barbe :

276

Non loin de la ville est un antique lieu qu'entourent les eaux du paisible Arar [*i.e.* la Saône], et qui porte le nom d'*Île Barbe*. Le printemps, qui redonne aux bois leur parure, y est si doux, que plusieurs le préfèrent à celui qui règne à Tempé, sur les bords du Pénée. [...] Là sont de frais ruisseaux, là sont des prés émaillés de fleurs, ombragés d'arbres fertiles portant toute sorte de fruits; les oiseaux y font entendre de joyeux concerts qui retentissent sur les deux rives du fleuve, et qui semblent donner des voix aux bois et aux coteaux. C'est là que se trouve un temple consacré au culte de la mère du Christ [...]. On y voit encore celui de sainte Anne, aïeule du Sauveur, et dont les os y sont conservés dans une châsse dorée, objet de vénération pour les fidèles, qui viennent souvent suspendre aux brillantes voûtes de précieuses offrandes, et faire fumer l'encens promis par leurs vœux<sup>19</sup>.

La description est certes, elle aussi, topique; mais on constate surtout que l'églogue de Girinet obéit bien plus à la logique du *locus amoenus* qu'à celle du *locus terribilis* mise en avant par Scève à travers le réseau sémantique de la barbarie, de la cruauté et de l'isolement. Girinet évoque notre poète au moment où la compagnie menée par Pierre Gautier, roi de la Basoche, a de nouveau quitté l'île en direction d'un festin copieusement arrosé, servi dans une auberge à mi-chemin entre l'île et la ville :

Lorsque la faim commença à s'apaiser, on se livra à de gais entretiens, et on vida de larges coupes pleines d'un vin qui inspirait la joie. Les oreilles de tous furent charmées par le discours de l'éloquent Maurice Scève, ce poète sacré, dont les tempes sont si dignes d'être couronnées du laurier d'Apollon, soit qu'il célèbre

19 *De Petri Gauteri in pragmaticorum Lugdunensium principem electione idyllion* (1546). Nous citons la traduction française établie par Claude Bregnot Du Lut pour son édition bilingue du poème de Girinet : *Le Roi de la Basoche, poème latin inédit de Philibert Girinet. Traduit en français, avec des notes*, par C. Bregnot Du Lut, Lyon, Antoine Perisse, 1838, p. 15.



les exploits du puissant dieu de la guerre, soit qu'il chante l'ombre des bois, ou les champs émaillés de fleurs, ou ces tendres feux que tout le monde comprend (*teneros nullus quos non intelligit ignes*); la nature l'a dédommagé de la petitesse de la taille et de la faiblesse du corps par le don du génie<sup>20</sup>.

Si l'on tient compte de la date proposée par V.-L. Saulnier pour situer les festivités décrites, à savoir le mois de mai 1537<sup>21</sup>, on a du mal à identifier les poèmes déclamés à cette occasion par Scève, à l'exception peut-être de ces *teneros nullus quos non intelligit ignes* qui représentent éventuellement de premières ébauches de *Délie*, encore passablement éloignées de l'hermétisme de l'ouvrage achevé.

Ce qu'il m'importe de souligner, c'est qu'à l'époque de Scève, l'île Barbe, en dépit de son nom, n'est pas un lieu barbare et inhospitalier, et pas non plus un désert. Bien au contraire : les documents financiers et judiciaires de l'époque attestent une fréquentation abondante, et on sait que l'île, longue de 800 mètres environ, comptait toute une série de bâtiments, la plupart liés au culte<sup>22</sup>. Il est fort possible, comme le pense V.-L. Saulnier, que Scève y ait passé une retraite, probablement plus studieuse qu'amoureuse – d'autant plus que la bibliothèque du monastère était particulièrement réputée pour avoir en sa possession des manuscrits rares, dont certains, disait-on, légués par Charlemagne.

L'évocation que Bonaventure Des Périers offre d'un pèlerinage similaire à l'église Notre-Dame de l'Isle, en 1539, sans toutefois citer le nom de Scève, abonde dans le même sens que Girinet<sup>23</sup>. L'île Barbe y est caractérisée de « gentile », de « fertile », et même d'« autre Sicile en chaleur » ; mais surtout, Des Périers insiste sur la présence, dans cette procession, des corporations, des imprimeurs notamment, mais aussi de nombreuses dames :

Mesdames fresches,  
Les flesches  
D'Apollo ne vous nuiront :  
De celles  
D'Amour cruelles,  
Je ne sçay qu'elles feront.

Dans une telle ambiance, il n'y a pas de place pour la nostalgie :

Au circuyt

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>21</sup> V.-L. Saulnier, *Maurice Scève*, *op. cit.*, p. 195.

<sup>22</sup> « Histoire de l'île-Barbe », art. cit., p. 28 et « Le monastère de l'île-Barbe », dans *Mémoire de pierres*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>23</sup> « Du Voyage de Lyon à Notre-Dame-de-l'Isle », dans *Œuvres françaises de Bonaventure Des Périers*, éd. Louis Lacour, Paris, Jannet, 1856, t. I, p. 54-68.

D'un tel desduyt,  
La Saone son Rhosne oublie,  
Pour s'esjouyr  
A ouyr  
La gent sans melancolie<sup>24</sup>.

Avec son dizain CCXXXVIII, Maurice Scève prend manifestement le contrepied de ces évocations gaies et festives de l'île Barbe, mettant ainsi l'accent non seulement sur sa solitude, mais aussi et peut-être surtout sur sa singularité. L'apostrophe aux pèlerins du dizain CCXLI souligne ce contraste, même si l'île Barbe n'y est pas explicitement nommée :

278

Ce n'est point cy, Pellerins, que mes vœutz  
Avecques vous diversement me tiennent.  
Car vous vouez, comme pour moy je veulx,  
A Sainctz piteux, qui voz desirs obtiennent.  
Et je m'adresse à Dieux, qui me detiennent  
Comme n'ayantz mes souhaictz entenduz.  
Vous de voz vœutz heureusement renduz  
Graces rendez, vous mettantz à dancier :  
Et quand les miens iniquement perduz  
Deussent finir, sont à recommancer<sup>25</sup>.

La posture de Scève, comme celle de Pétrarque, est en fin de compte celle de la vie contemplative et de l'éloignement du vulgaire, comme il l'affirme dans le dizain CCCCXII. Pour lui, comme plus tard pour Pontus de Tyard qui l'imité dans son *Livre de vers liriques*, l'île est un lieu solitaire. Citons de Pontus la seconde strophe de son « Ode, en nom de son isle » :

Mon Pontus me daigne tenir  
Comme sejour doux, cher, tranquille,  
Où costumier, il veut venir,  
Quand la tumultueuse Ville  
Tache, en malice citoyenne,  
Sa libre vertu espier,  
Pour dans cette eau magicienne  
Le juste courroux expier<sup>26</sup>.

24 *Ibid.*, p. 58-59 et 62.

25 Scève, *Délie*, éd. cit., p. 111-112.

26 Pontus de Tyard, *Œuvres poétiques complètes*, éd. cit., p. 193-194, v. 9-16.

En une série de trois petites odes, Pontus de Tyard reprend systématiquement, mais en diluant son propos, ce que Scève exprime de façon condensée dans son dizain, jusqu'au rossignol et à l'hirondelle auxquels Pontus consacre le dernier de ces textes, alors que Scève ne les mentionne que de façon allusive, sous la forme des « Sœurs despiteuses<sup>27</sup> ».

Je conclurai sur une épître d'Amadis Jamyn que ce dernier adresse au roi Charles IX vers 1574, et dans laquelle il se permet de rappeler au roi qu'il aurait promis à Ronsard le bénéfice de l'abbaye de l'île Barbe. Pour atténuer ce que son rappel pouvait avoir d'impertinent, Jamyn se plaît alors à évoquer une autre étymologie du nom de l'île :

On dit qu'un jour le Rosne, impetueux,  
Fut de la Sosne ardemment amoureux,  
Il cherissoit la nymphe vagabonde,  
Brulant d'amour au milieu de son onde.  
Pour se parer et se faire plus beau  
Il se pignoit avec un grand rateau,  
Et vint couper en cette isle sa barbe,  
Qui tient depuis le nom de l'Isle-barbe.  
Là sont rochers, forests, fleuves et prez,  
Lieu convenable aux poètes sacrez<sup>28</sup>.

En dépit de l'éloquence de Jamyn, Ronsard n'obtint finalement pas l'abbaye de l'île Barbe. Mais on est en droit de se demander si le fait que Scève avait naguère évoqué cette île dans sa *Délie* n'a pas, pour Ronsard, quelque peu compté dans son désir de s'installer dans ce lieu « convenable aux poètes sacrés ».

27 Voir le commentaire que Gisèle Mathieu-Castellani propose de la version scévienne du mythe de Philomèle et Procné dans *Le Rossignol poète dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 159-162.

28 Amadis Jamyn, *Les Œuvres poétiques. Premières poésies et Livre premier*, éd. Samuel M. Carrington, Genève, Droz, 1973, p. 259-261, v. 27-36.



## ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Architettura e Utopia nella Venezia del Cinquecento*, cat. expo., dir. Lionello Puppi, Venise, Palazzo Ducale, juillet-octobre 1980, Milano, Electa, 1980.
- ASDRACHAS, Spyros, « The Greek Archipelago: A Far-Flung City », dans Vasilis Sphyroeras, Anna Avramea, Spyros Asdrahas, *Maps and Map-makers of the Aegean*, Athens, Olkos, 1985, p. 235-248.
- ATKINSON, Geoffroy, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935.
- AUBERT DE LA RUË, Edgar, *L'Homme et les îles*, Paris, Gallimard, 1956.
- BENÍTEZ ROJO, Antonio, *El mar de las lentejas*, Barcelona, Plaza & Janés, 1985.
- , *La isla que se repite*, éd. définitive, Barcelona, Editorial Casiopea, 1998.
- , *The Repeating Island: The Caribbean and the Postmodern Perspective*, trad. James E. Maraniss, Durham, Duke University Press, 1996.
- BARBU, Daniel, MEYLAN, Nicolas et VOLOKHINE, Youri (dir.), *Monde clos. Les îles*, Gollion, Infolio éditions, 2015.
- BRACKE, Wouter, « Une note sur l'*Isolario* de Bartolomeo da li Sonetti dans le manuscrit de Bruxelles, B. R., CP, 17874 (7379) », *Imago Mundi*, 53, 2001, p. 125.
- BALLABRIGA, Alain, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris, PUF, coll. « Ethnologies », 1998.
- BASSY, Alain-Marie, « Supplément au voyage de Tendre », *Bulletin du bibliophile*, 1982/1, p. 13-33.
- BÉRARD, Victor, *Les Navigations d'Ulysse*, Paris, Armand Colin, 1927-1929, 4 vol.
- BESSE, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris/Lyon, ENS Éditions, 2003.
- BOIVIN, Jeanne-Marie, *L'Irlande au Moyen Âge. Giraud de Barri et la Topographia hibernica (1188)*, Paris, Champion, 1993.
- BORDONI, Benedetto, *Isolario (Venise, 1534)*, préface d'Umberto Eco, Paris/[Torino], Les Belles Lettres/Nino Aragno, 2000.
- BRESC, Henri, « Îles et "tissu connectif" de la Méditerranée médiévale », *Médiévales*, 47, « Îles du Moyen Âge », automne 2004, p. 11.
- BRUN, Patrice, *Les Archipels égéens dans l'Antiquité, V<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant notre ère*, Besançon, Université de Franche-Comté, 1996.

BUISINE, Alain, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », dans François Raymond (dir.), *L'Écriture vernienne [Jules Verne II]*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.

CALVINO, Italo, *Les Villes invisibles*, trad. Jean Thibaudeau, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1996.

*Cartes et figures de la terre*, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980.

CASTELIN, Jean-Pierre (dir.), « Îles réelles / îles rêvées », n° d'*Ethnologie française*, 2006/3.

CONLEY, Tom, *The Self-Made Map. Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis/London, University of Minnesota Press, 1996.

CONSTANTAKOPOULOU, Christy, *The Dance of the Islands: Insularity, Networks, the Athenian Empire, and the Aegean World*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

COSGROVE, Denis, *Apollo's Eye: A Cartographic Genealogy of the Earth in the Western Imagination*, Baltimore/London, Johns Hopkins University Press, 2001, p. 79-101.

370

DELEUZE, Gilles, « Causes et raisons des îles désertes », dans *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p. 11-17.

DONATTINI, Massimo, « Bartolomeo da li Sonetti, il suo *Isolario* e un viaggio di Giovanni Bembo (1525-1530) », *Geographia Antiqua*, III-IV, 1994-1995, p. 211-236.

—, *Spazio e modernità. Libri, carte, isolari nell'età delle scoperte*, Bologna, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna (CLUEB), 2000.

DUBOIS, Claude-Gilbert, « De la première "utopie" à la "première utopie française" (1516-1616). Bibliographie et réflexions sur la création utopique au XVI<sup>e</sup> siècle », *Répertoire analytique de littérature française*, 1970, 1/1, p. 11-32 et 1/2, p. 7/25.

DUNIS, Serge (dir.), *Le Pacifique ou l'Odyssée de l'espèce. Bilan civilisationnel du grand Océan*, Paris, Klincksieck, 1996.

—, *D'île en île Pacifique*, Paris, Klincksieck, 1999.

FORTINI BROWN, Patricia, *Venice & Antiquity. The Venetian Sense of the Past*, New Haven/London, Yale University Press, 1996.

FOUGÈRE, Éric, *Les Voyages et l'ancre. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995.

—, « Espace solitaire et solidaire des îles : un aperçu de l'insularité romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans Jean-Claude Marimoutou et Jean-Michel Racault (dir.), *L'Insularité. Thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.

FRANZINI, Antoine et BOULOUX, Nathalie (dir.), « Îles du Moyen Âge », n° 47 de *Médiévales*, automne 2004, p. 5-138.

GANDELMAN, Claude, *Le Regard dans le texte. Image et écriture du Quattrocento au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.

GINZBURG, Carlo, *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2005.

HALLYN, Fernand, *Le Sens des formes. Études sur la Renaissance*, Genève, Droz, 1994.

« Ilhas fantasticas », n° 46 d'*Oceanos*, avril-juin 2001.

JACOB, Christian, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

JACOB, Christian et LESTRINGANT, Frank (dir.), *Arts et légendes d'espaces. Figures du voyage et rhétoriques du monde*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981.

JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997 ; 2<sup>nd</sup> éd. revue et complétée d'une postface, Genève, Droz, coll. « Titre courant », 2016.

KOLODNY, Émile Y., *La Population des îles de la Grèce. Essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*, Aix-en-Provence, Édisud, 1974, 3 vol.

LANCIONI, Tarcisio, *Viaggio tra gli Isolari*, préface d'Umberto Eco, Milano, Edizioni Rovello, 1991, avec en appendice un catalogue des *Isolari* établi par Paolo Pampaloni.

LEDUC, François-Xavier et PELLETIER, Monique, « Les Insulaires (*Isolari*) : les îles décrites et illustrées », dans Monique Pelletier (dir.), *Couleurs de la Terre. Des mappemondes aux images satellitales*, Paris, Éditions du Seuil/Bibliothèque nationale de France, 1998, p. 56-61.

LEGRAND, Émile, *Description des îles de l'Archipel par Christophe Buondelmonti ; version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail*, avec une traduction française et un commentaire, Paris, Leroux, 1897.

LESTRINGANT, Frank, « Insulaires », dans *Cartes et figures de la terre*, cat. expo. Paris, Centre Georges Pompidou, 24 mai-17 novembre 1980, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980, p. 470-475.

—, « *Isolarii. Le isole vuote dell'arcipelago* », dans Omar Calabrese, Renato Giovannoli et Isabella Pezzini, *Hic sunt leones. Geografia fantastica e viaggi straordinari*, cat. expo. Rome, Centro Palatino, janvier-mars 1983, Milano, Electa, 1983, p. 68-72.

—, « Catalogue des cartes du *Grand Insulaire* d'André Thevet », dans Mireille Pastoureau (dir.), *Les Atlas français (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Répertoire bibliographique et étude*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, p. 481-495.

—, « L'utopie amoureuse : espace et sexualité dans la *Basiliade* d'Étienne Gabriel Morelly », dans François Moureau et Alain-Marc Rieu (dir.), *Éros philosophe. Discours libertins des Lumières*, Paris, Champion, 1984, p. 83-107.

- , « Fortunes de la singularité à la Renaissance : le genre de l'*Isolario* », *Studi francesi*, 84, septembre-décembre 1984, p. 415-436.
- , « La voie des îles » ; « L'île des Amazones » ; « L'île des démons », dans *Îles*, Paris, Centre Georges Pompidou/Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », 1987, p. 16-19, 26-27, 29.
- , « L'Insulaire de Rabelais ou la fiction en archipel (pour une lecture topographique du *Quart Livre*) », dans Jean Céard et Jean-Claude Margolin (dir.), *Rabelais en son demi-millénaire*, Genève, Droz, 1988, p. 249-274.
- , « Venise et l'Archipel chez quelques géographes de la Renaissance », dans Marie-Thérèse Jones-Davies (dir.), *L'Image de Venise au temps de la Renaissance*, Paris, Jean Touzot, 1989, p. 153-163.
- , « L'herbier des îles, ou le *Voyage du Levant* de Joseph Pitton de Tournefort (1717) », *Littérales*, 7, 1990, p. 51-67.
- , « L'île de Jonas, ou Robinson, prophète malgré lui », dans Lise Andries (dir.), *Robinson*, Paris, Autrement, coll. « Figures mythiques », 1996, p. 45-65.
- , « *Le Grand Insulaire et Pilotage* d'André Thevet, source pour l'histoire maritime », dans Christiane Villain-Gandossi et Éric Rieth (dir.), *Pour une histoire du « fait maritime »*. *Sources et champs de recherche*, Paris, Éditions du CTHS, 2001, p. 385-399.
- , *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- , *Archipele und Inselreisen. Kosmographie und imaginäre Geographie im Werk von Rabelais*, trad. Cordula Wöbbeking et Sabine Zangenfeind, éd. et préface de Cornelia Klettke, Berlin, Frank & Timme, 2016.
- LÉTOUBLON, Françoise (dir.), *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996.
- MALAMUT, Élisabeth, *Les Îles de l'Empire byzantin (VIII-XII siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Byzantina Sorbonensia », 1988, 2 vol.
- MARIMOUTOU, Jean-Claude et RACAULT, Jean-Michel (dir.), *L'Insularité : thématique et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- MARIN, Louis, *Utopiques : jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.
- MEUNIER, Jacques, *On dirait des îles*, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants voyageurs », 1999.
- MILANESI, Marica, « Il *De Insulis et earum proprietatibus* di Domenico Silvestri (1385-1406) », *Geographia Antiqua*, 2, 1993, p. 133-146.
- MOLES, Abraham A., « Nissonologie ou science des îles », *L'Espace géographique*, 4, 1982, p. 281-289.
- MOLES, Abraham A. et ROHMER, Elisabeth, « Nissonologie ou science des îles », dans *Labyrinthes du vécu : l'espace, matière d'action*, Paris, Librairie des Méridiens/Klincksieck, 1982, p. 47-66.



- MONTESDEOCA MEDINA, José Manuel, *Los islarios de la época del humanismo: el De insulis de Domenico Silvestri, edición y traducción*, La Laguna, Servicio de Publicaciones Universidad de La Laguna, 2004.
- MOUREAU, François (dir.), *L'Île, territoire mythique*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1989.
- MUNDY, Barbara E., « Mapping the Aztec Capital: The 1524 Nuremberg Map of Tenochtitlan, its Sources and Meanings », *Imago Mundi*, 50, 1998, p. 11-33.
- PELLETIER, Monique (dir.), *Géographie du monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Éditions du CTHS, 1989.
- RACAULT, Jean-Michel, *L'Utopie narrative en Angleterre et en France (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991.
- , *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003.
- , *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, coll. « Des îles », 2010.
- , « Retraites robinsoniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième siècle*, 48, « Se retirer du monde », 2016, p. 245-259.
- REIG, Daniel (dir.), *L'Île des merveilles. Mirage, miroir, mythe*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- RIEGERT, Guy, « Sources et ressources d'une île: Syra dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval », *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre/décembre 1981, p. 919-943.
- SCHALANSKY, Judith, *Pocket Atlas of Remote Islands. Fifty Islands I Have Not Visited and Never Will*, New York, Penguin Books, 2014.
- SMITH, Paul, *Voyage et écriture. Étude sur le Quart Livre de Rabelais*, Genève, Droz, 1987.
- TAGLIONI, François, « Les petits espaces insulaires face à la variabilité de leur insularité et de leur statut politique », *Annales de géographie*, 115, 2006, p. 664-687.
- TOLIAS, Georges, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Century », dans David Woodward (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007, p. 263-284.
- , « Un ammiraglio greco al servizio di Venezia. Antonio Millo e il suo isolario », dans Camillo Tonini et Piero Lucchi (dir.), *Navigare e descrivere. Isolari e portolani del Museo Correr di Venezia, XV-XVIII secolo*, cat. expo. Venise, Museo Correr, 1<sup>er</sup> décembre 2001-1<sup>er</sup> avril 2002, Venezia, Marsilio, 2001, p. 62-66.
- USHER, Phillip J., « *Non haec litora suasit Apollo*: la Crète dans *La Franciade* de Ronsard », *Revue des amis de Ronsard*, 22, 2009, p. 65-89.

*Utopie. La quête de la société idéale en Occident*, cat. expo. Paris, Bibliothèque nationale de France, 4 avril-9 juillet 2000, New York, The New York Library, 14 octobre 2000-27 janvier 2011, Paris, Bibliothèque nationale de France/Fayard, 2000.

VALLE DE LORO, Daniela, *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Thevet cosmographe du roi*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, dir. Frank Lestringant, Paris, École nationale des chartes, 2009.

VAN DUZER, Chet, « From Odysseus to Robinson Crusoe: A Survey of Early Western Island Literature », *Island Studies Journal*, 1/1, 2006, p. 143-162.

—, *Sea Monsters on Medieval and Renaissance Maps*, London, The British Library, 2013.

VERNIÈRE, Yvonne, « Îles mythiques chez Diodore de Sicile », dans François Jouan et Bernard Deforge (dir.), *Peuples et pays mythiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 159-167.

VIARD, Jean, *La Société d'archipel ou les Territoires du village global*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1994.

374

WOODWARD, David (dir.), *The History of Cartography*, t. III, *Cartography in the European Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, 2007.

ZONZA, Christian (dir.), *L'Île au XVII<sup>e</sup> siècle : jeux et enjeux*, Tübingen, Narr Verlag, 2010.

## TABLE DES MATIÈRES

Ouverture. Îles et Insulaires	
Frank Lestringant .....	7

### PREMIÈRE PARTIE ATLAS D'ÎLES

Géographie des origines, singularité et connectivité : le moment des îles, xv <sup>e</sup> -xvii <sup>e</sup> siècle	
Georges Toliaş .....	17
Le portulan versifié de Jean Mallart	
Richard Cooper .....	29
Les îles grecques dans <i>Le Grand Insulaire</i> d'André Thevet : repères, refuges, exils et retraites	
Edith Karagiannis-Mazeaud .....	53
Les îles les plus fameuses du monde chez Du Bartas et ses commentateurs	
Jean-Claude Ternaux .....	71
Îles lointaines : le Japon des jésuites	
Marie-Christine Gomez-Géraud .....	83

### DEUXIÈME PARTIE PENSER L'INSULARITÉ

L'île est un piège. Les aventures de François Leguat et de Geoffroy Atkinson	
Frédéric Tinguely .....	97
Sens et fonctions de l'insularité dans <i>L'Utopie</i> de Thomas More	
Alexandre Tarrête .....	111
« Ce n'est point une isle » : Montaigne, insulaire ?	
Wes Williams .....	127
Naissance de la robinsonnade. Fonctions de l'île dans <i>Le Solitaire anglais</i> ( <i>The Hermit</i> , 1727) de Peter Longueville	
Jean-Michel Racault .....	139

TROISIÈME PARTIE  
L'ÎLE, THÉÂTRE DE L'HISTOIRE

La Crète épique: *La Franciade* et la tradition des *isolarii*  
Phillip John Usher ..... 163

Souverainetés intermittentes:  
L'île des Faisans et la perméabilité de la frontière franco-espagnole  
Amy Graves Monroe ..... 175

QUATRIÈME PARTIE  
FICTIONS EN ARCHIPEL

398

Rukhs, griffons et Urgs:  
Les îles aux monstres volants, de Marco Polo à Gabriel de Foigny  
Thibaut Maus de Rolley ..... 193

L'archipel dans le *Roland furieux* de l'Arioste:  
Hybridité du savoir cartographique et de l'imaginaire géographique  
Cornelia Klettke ..... 219

« Comme dans une île »: morale, imaginaire et roman en France au XVII<sup>e</sup> siècle  
Laurence Plazenet ..... 237

Archipel à la dérive: Les îles inconstantes de Gomberville, territoires de la félicité  
ou avatars des îles du démon?  
Marie-Christine Pioffet ..... 253

CINQUIÈME PARTIE  
LES ÎLES DES POÈTES

« Barbare à moy ». Scève et l'île Barbe  
Thomas Hunkeler ..... 269

L'île-sonnet: aux abords des *Regrets* de Du Bellay  
Tom Conley ..... 281

Îléité et insularité dans les *Ceuvres* (1601) du sieur de Fiefmelin  
Julien Gœury ..... 299

SIXIÈME PARTIE  
ÎLES ULTIMES

De Cocagne au Paradis de Mahomet : les délices de Jauja et de Chacona  
Carmen Bernand ..... 313

Les îles et le système cosmo-eschatologique de Guillaume Postel (1510-1581)  
Vincent Masse.....323

CATALOGUE DE L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

Les îles et l'imaginaire dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève ..... 341

Orientations bibliographiques ..... 369

Index nominum..... 375

Index locorum ..... 383

Activités de l'association V. L. Saulnier ..... 391

Association V.L. Saulnier ..... 393

Table des matières ..... 397

